

La glace brisée

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 5

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La bibliothèque du bon Vaudois.

En vente au Bureau du Conteur vaudois :

- Causeries du « Conteur vaudois »** (1^{re} série, 2^e édition, illustrée par Ralph) Fr. 1 50
Favey, Grognoz et l'Assesseur, récit complet des aventures de trois bons Vaudois, par L. MONNET, illustré par Ralph et J.-H. Rosen » 2 50
Po Recafa, recueil de morceaux patois, prose et vers (Payot et Cie, édit.) » 1 80
Mélanges vaudois, de L. FAVRAT (Payot et Cie, édit.) » 1 —
Le Roman romand (Payot et Cie, éditeurs). 3 premières livraisons, en vente séparément :
 1. A. BACHELIN, *La Carrochonne, La Marquise* » — 60
 2. PHILIPPE MONNIER, *Nouvelles* » — 60
 3. ED. ROD, *Scènes de la Vie suisse* » — 60

POUR LA DENT DU MIDI, EN VOITURE!

On a pu lire parfois dans les grands quotidiens le texte de discours qui n'avaient pas encore été prononcés au moment du tirage. A l'exemple de ces journaux, nous allons tenter un tour de force semblable. Nos lecteurs trouveront ci-dessous le compte-rendu de l'inauguration du chemin de fer Salvan-Sallanche-Luisin-Tour Sallière-Dents du Midi, le 15 août 1900.

Ce fut une belle cérémonie que l'ouverture officielle de cette ligne qui met les crêtes des Dents du Midi à trois heures de distance des rives du Léman.

Partis vers 10 heures du matin de Salvan, les heureux participants prirent place dans le Salanfe-rapide, remontant à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure le vallon escarpé de la Salanche. Ils atteignent ainsi en quelques minutes la station terminus du premier tronçon, Salanfe. Là se trouve le point de départ des trois voies ferrées qui gravissent les cimes du Luisin, de la Tour Salières et de la Dent du Midi.

Salanfe est un bel exemple des progrès de la civilisation. Il y a une vingtaine d'années, ce lieu n'était qu'un des plus beaux pâturages de nos Alpes et n'avait d'autres hôtes que les pâtres et leurs troupeaux. Avec le chemin de fer, tout a changé. Salanfe est maintenant le grand centre mondain, la station chic, le séjour à la mode des villégiateurs vraiment amoureux de la montagne. Sur son vaste plateau, les luxueuses maisons hospitalières ont poussé comme des champignons et le frac du garçon d'hôtel a remplacé la baroque veste à manches courtes et bouffantes de l'armailli.

Après une courte halte, un coup de sifflet strident, qui se répercuta magnifiquement contre les parois de rochers nous invita à remonter en voiture. Les wagons pavoisés s'élançèrent à l'assaut de la plus belle de nos cimes, la Dent du Midi. Le col de Susanfe fut bientôt atteint. De là, la ligne s'élève rapidement en une audacieuse tranchée qui éventre l'âlpe d'un large et superbe trait rectiligne — le triomphe de l'ingénieur sur la nature rebelle — jusqu'à la Haute Cime, le premier des sommets des Dents du Midi. Le tenancier du Buffet de la gare offrit aimablement aux invités les traditionnels sand-

wiches au caviar ou aux anchois; le champagne coula à flot. Puis le train reparti, serpentant au-dessus de l'abîme, s'agrippant au flanc de la montagne, franchissant crevasses et précipices sur de merveilleux viaducs. Au sortir d'un tunnel, nous arrivâmes à la station terminus, la Cime de l'Est.

Que dire du panorama qui se déroulait là-haut? Sans doute il n'avait rien de banal. Mais valait-il le dîner servi au Palace-Hôtel qui couronne ce pic comme un impérial diadème!! Surtout pouvait-il soutenir la comparaison avec le menu cicéronien dont les oreilles de la brillante assemblée furent régâlées par les lèvres du président du conseil d'administration! L'éminent orateur s'exprima en ces termes :

Messieurs,

Au nom de la Société internationale des chemins de fer alpins, j'ai l'agréable mission de vous souhaiter la bienvenue et de vous remercier d'avoir répondu si nombreux à notre invitation.

Qu'il me soit permis, au moment où nous fêtons la réalisation d'un de nos projets les plus chers, de jeter un coup d'œil en arrière :

Quand, il y a quelque vingt ans, des hommes entreprenants et d'une rare sagacité prirent l'initiative de créer un peu partout des chemins de fer de montagne, ils se heurtèrent, comme tous les novateurs, à la routine, à la bêtise de leurs contemporains. Dire ce que fut cette lutte du progrès et de la science contre le conservatisme outrancier, l'entêtement des gens à courte vue et au sens esthétique borné, incapables de comprendre la beauté des crémaillères alpêtres, nous mènerait trop loin. Rappelons seulement le tollé général que souleva le Gryon-Diablerets. Il semblait que jamais une telle « profanation » ne serait possible! Mais le bon sens et le patriotisme aux vues larges l'emportèrent. Victoire décisive, Messieurs! Dès lors, les chemins de fer de montagne se sont construits comme par enchantement. Dans le seul massif des Alpes vaudoises, ne comptons-nous pas ceux de la Dent de Morcles, du Grand-Muveran, de la Tête à Pierre Grept, de l'Argentine, de l'Oldenhorn, en plus des deux lignes qui conduisent aux Diablerets, par Anzeindaz et par les Ormonts! Nous ne mentionnons que pour mémoire les funiculaires du Petit-Muveran, de la Dent au Favre, du Pacheu et de Pierre-Cabotz.

Ces résultats ne prouvent-ils pas, Messieurs, à quel besoin général répondait l'œuvre entreprise par la Compagnie internationale des Chemins de fer alpins?

Ce besoin, comment a-t-on pu, jadis, ne pas le comprendre?

Pour se faire une idée de la mentalité d'alors, il faut se rappeler certaines habitudes dont il est difficile de se faire une idée aujourd'hui. Toute une pléiade d'écrivains, — les Saussure, les Rambert, les Javelle, pour ne parler que des plus connus — avaient mis à la mode un genre de littérature qui fit fureur à la fin du XIX^e siècle. Ces auteurs, à imagination féconde, racontaient avec verve, à la façon de Jules Verne, des ascensions que soi-disant ils avaient faites dans les Alpes; ils narraient ces prouesses avec une telle éloquence, une telle précision dans les détails, que pendant longtemps on a cru qu'ils les avaient accomplies. Or, ainsi que vous le savez par les travaux récents des critiques, ces récits étaient absolument fictifs.

Ne l'eussent-ils pas été, leur effet eût sans doute été nul. Mais l'homme aime le merveilleux. Grisés par ces narrations, des milliers de pauvres fous se mirent en tête de gravir à pied un peu toutes les montagnes. Ce que cette aberration — qu'on avait baptisée du nom spécial d'« alpinisme » — a fait de victimes, on ne la saura jamais. Il suffit de dire que par les belles journées d'été on avait le spectacle ridicule de jeunes gens, de pères de famille, des dames même, se ruant par centaines à l'assaut des sommets! La chaleur, la fatigue, les dangers, rien ne les arrêtait. Ils ne s'estimaient heureux que lorsque leurs jarrets avaient péniblement atteint, avaient « fait » (disait-on alors) la cime objet de leur marotte!

Je ne m'appesantirai pas sur cette singulière conception du plaisir, sur la stérilité de tant d'efforts. Tout cela est du domaine du passé. Voyons plutôt le présent, Messieurs, admirons ces hautes montagnes où les rails, la vapeur, l'électricité, les grands hôtels et les kurhaus ont introduit la vie confortable autant qu'élégante, le véritable sens du goût et du beau, du beau mondial et non pas local!

Puissions-nous persévérer dans cette noble voie et — tout en continuant de chanter la fière et libre terre à nous léguée par nos aïeux — mériter de plus en plus les faveurs de Messieurs les étrangers!

C'est avec une patriotique émotion que je vous invite, Messieurs, à vous lever et à boire avec moi à l'exploitation toujours plus rationnelle et plus intensive des beautés naturelles de notre pays; à boire au développement grandissant de l'esprit commercial qui nous enseigne à tirer le maximum de profits possibles de nos sites enchanteurs, pour le plus grand enrichissement et le plus grand bien de notre chère patrie! J'ai dit. (*Tonnerre d'applaudissements.*)

BERT-NET.

La glace brisée. — La nouvelle petite bonne à tout faire, à sa maîtresse :

— Madame n'est pas superstitieuse ?

— Mais non, Julie .. Pourquoi cette question ?

— C'est que, sans le faire exprès, j'ai brisé la grande glace du salon...

CHANSON A MANGER

Quand j'ai bien faim et que je mange,
Et que j'ai bien de quoi choisir,
Je ressens autant de plaisir
Qu'à gratter ce qui me dérange.
Cher ami, tu m'y fais songer :
Chacun fait des chansons à boire,
Et moi qui n'ai plus rien de bon que la mâchoire,
Je n'en veux faire qu'à manger.

Quand on se gorge d'un potage,
Suculent comme un consommé,
Si notre corps en est charmé,
Notre âme l'est bien davantage.
Aussi Satan, le faux glouton,
Pour tenter la femme première,
N'alla pas lui montrer du vin ou de la bière,
Mais de quoi branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage
En un jour peut manger son saoul ;
Le trop boire peut faire un fou
De la personne la plus sage.
A-t-on vidé mille tonneaux,
On n'a bu que la même chose ;
Au lieu qu'en un repas on peut doubler la dose
De mille différents morceaux.

SCARRON.